

CHAPITRE IV

LES CONTRAINTES MORALES ET LES PENSEES RELIGIEUSES

Nous avons parlé des contraintes familiales et sociales dans le chapitre précédent. Ce chapitre étudiera les contraintes morales sur la vie personnelle d'André Gide aussi bien que ses idées sur la notion religieuse. Mais avant de toucher ce point, il nous faut d'abord indiquer l'influence énorme de la religion chrétienne sur Gide et sur sa nouvelle éthique de l'acheminement de l'individu vers la liberté. Il est essentiel de souligner en particulier qu'il est né dans une famille de la bourgeoisie protestante dont la morale est stricte et fervente. Gide ne manque pas de suivre l'exemple de son entourage en donnant à Dieu une grande place dans sa vie intérieure. Ainsi toute sa vie, sa pensée, de même d'ailleurs que ses ouvrages romanesques, sont marqués par cette origine protestante. Les problèmes moraux et religieux jouent un rôle important dans la pensée et dans l'art de Gide. Ces dilemmes moraux et religieux le hantent dès l'adolescence jusqu'à la vieillesse. Ils paraissent sinon dans un seul ouvrage, du moins partiellement dans chaque écrit romanesque, dans son Journal, ses essais, sa correspondance. Ils se transforment en un dialogue intime qui préoccupe définitivement son esprit. D'ailleurs la morale protestante est particulièrement étroite en matière sexuelle: les aberrations de la chair sont considérées comme un signe essentiel de corruption. Donc la lutte entre les désirs charnels et la conscience morale le torture impitoyablement. En outre cette morale restrictive le pousse à croire qu'elle entrave la libération de l'individu et le progrès de la société. A part les problèmes sexuels, Gide veut rechercher la valeur de la religion chrétienne qui est

évidemment une des sources d'inspiration pour son oeuvre. Il s'intéresse passionnément aux diverses manifestations et interprétations de l'enseignement chrétien. Il étudie sévèrement l'Évangile et y puise l'enseignement originel de Jésus Christ. Il est obsédé par les préceptes chrétiens, le dogmatisme, l'idée de la Divinité, l'existence de Dieu et la théologie. Il oscille davantage entre l'amour, le bonheur et la vertu, la foi, la notion du péché. Par conséquent son développement religieux mérite d'être étudié, car il montre son fameux esprit critique aussi bien que ses protestations violentes. Il est en outre le résultat de réflexions intellectuelles honnêtes. En examinant la pensée complexe, enchevêtrée et intensément personnelle de Gide, il est dangereux de parler d'une attitude définitive et d'un système philosophique. Nous essaierons plutôt de relever les idées et les attitudes qui dominent dans son esprit. Nous espérons pourtant dégager le plus nettement possible le mouvement de la pensée religieuse chez Gide, en faisant appel à tous les faits valables dans ses romans. Or Gide raconte dans plusieurs passages de "Si le grain ne meurt" l'excès de la religion répandue dans la ville Cévenole. Il apprend par sa mère que son grand-père paternel est un huguenot austère, anguleux, scrupuleux à l'excès, inflexible et poussant la confiance en Dieu jusqu'au sublime. Son cousin, le pasteur, avant de le laisser partir ne manque pas de le sermonner, prie avec lui, le bénit ou du moins prie Dieu de le bénir. Gide est touché d'abord par le culte de la religion protestante d'une famille paysanne où il a logé un jour après la visite à son cousin. Mais le doute de la religion apparaît aussitôt dans l'évocation ironique des veuves bavardant au temple, n'entendant rien de ce que leur dit le pasteur, et leur voix durant quelques instants couvrent complètement celle du pasteur. Cette petite comédie recommence chaque dimanche et ébranle sa foi chrétienne.

Au fur et à mesure qu'il grandit André Gide, dont l'intérêt pour la morale religieuse est énorme, s'éloigne de plus en plus du protestantisme lorsqu'il découvre plusieurs inconvénients dans la doctrine austère et sévère de cette religion aux bases calvinistes. Il relate dans "Si le grain ne meurt" l'ennuyeux aspect et l'aridité de la matière historique et dogmatique de sa préparation chrétienne chez le pasteur Couve. Il commence à douter de sa foi religieuse et de sa croyance en Dieu. "Je fus déçu jusqu'au coeur de l'âme; et, comme mon interrogation subsistait, j'en venais à me demander si la religion où l'on m'instruisait, j'entends: la protestante était bien celle qui répondit à mes appels."¹ Et ensuite il dit: "j'eus la naïveté de m'en ouvrir à M. Couve lui-même; j'allai jusqu'à lui dire, en entretien particulier, que je n'étais pas certain de quel autel s'approchait mon coeur en quête de Dieu."²

Par la suite la tension sensuelle est si forte que les préceptes de sa foi protestante sont constamment assaillis par la concupiscence d'abord, et bientôt par le doute. De plus il est entraîné par la lutte entre l'esprit critique et la croyance religieuse, entre les revendications du corps et les lois de la morale chrétienne. Par conséquent l'angoisse morale et la lucidité intellectuelle amènent Gide à mettre en question les fondements de sa croyance religieuse, et à interpréter d'une façon personnelle la doctrine chrétienne. Gide estime pourtant que tous les penchants de l'homme ont le droit, le devoir même de se manifester. Donc cet acte permet

¹Ibid., p. 218.

²Ibid., p. 219.

à sa raison de s'exercer dans la voie critique, à ses instincts sexuels de se croire légitimes, et à sa spiritualité de se satisfaire dans une profession de foi à sa guise. Il aspire à la liberté spirituelle, et tente de se libérer des affirmations inacceptables du puritanisme doctrinaire et moral. Il lui semble que le devoir imposé par la religion n'est peut-être pas le même pour chacun. Il pose la question anxieuse du but final de l'idéal chrétien et accuse que cet idéal prétend mater la nature. L'esprit critique de Gide se tourne par conséquent contre la foi chrétienne, plus exactement contre les doctrines calvinistes et crée un certain doute dans son âme. Sa protestation se montre plus notamment dans les "Nourritures Terrestres," livre lyrique où Gide propose de rejeter les conventions pour être disponible, pour voir le monde avec des yeux neufs, et pour éprouver et sentir toutes choses dans leur plénitude. Il déclare que ce qu'il regrette ou se repent aujourd'hui, ce n'est pas d'avoir cédé à quelques tentations mais c'est d'avoir résisté, d'avoir assombri sa jeunesse, d'avoir préféré l'imaginaire au réel, de s'être détourné de la "vraie vie." Il dit davantage:

C'est le regret de "non acti" qui me tourmente, de tout ce que durant ma jeunesse j'aurais pu faire, j'aurais dû faire, et qu'empêche votre morale; cette morale à laquelle je ne crois plus; à laquelle je croyais bon de me soumettre alors qu'elle était pour moi le plus gênante, de sorte que je donnais à l'orgueil cette satisfaction que je refusais à ma chair.

Donc Gide se dresse non seulement contre la doctrine protestante mais aussi contre la foi chrétienne, contre Dieu lui-même. Il défie, nie la divinité. Son oeuvre entière n'est qu'un acheminement vers cette

¹ André Gide, Les Nourritures Terrestres (Paris : Gallimard, 1917-1936), p. 233.

définitive négation. Dès "L'Immoraliste" Michel s'écrie: "Il ne faut pas, prier pour moi Marceline."¹ Il n'aime pas la protection, refuse pourtant le soutien de la croyance et ne veut rien devoir à Dieu. "Après, il aurait droit à ma reconnaissance. Cela crée des obligations; je n'en veux pas."² Ainsi le malade se soigne lui-même. Aucun dieu ne l'aide, et il ne croit pas non plus qu'il puisse être guéri à l'aide de Dieu. Anthime Armand-Dubois soutient des idées identiques quand il dit à Véronique, sa femme: "Je n'en voudrais pas, de sa guérison; je lui disais, au Principal: Fichez-moi la paix avec votre miracle: je n'en veux pas (...) -parce que cela me forcerait de croire à Celui qui n'existe pas."³ Cette déclaration indique complètement son refus de l'existence de Dieu. D'ailleurs dans la "Porte Etroite" Gide reflète l'austérité morale dont sa famille lui a donné l'exemple. C'est une oeuvre ironique, donc critique où il veut montrer les excès d'un protestantisme rigide, la tendance mystique incompatible avec la vie, l'échec et la fausseté de l'idéal chrétien. La "Porte Etroite" est avant tout un livre critique destiné à condamner une certaine tendance au mysticisme, une vaine et monstrueuse soif de sacrifice, un heroïsme inutile et sans objet. Ce livre paraît de plus comme une provocation contre l'idée chrétienne de la perfection, la divinité et la sainteté. Il dénonce le christianisme d'avoir sacrifié le réel qui est l'homme dans le monde au profit d'un idéal imaginaire.

¹ L'Immoraliste, op.cit., p. 39.

² Ibid.

³ André Gide, Les Caves du Vatican (Paris : Gallimard, 1922), p. 31.

Le jour après la fuite de sa mère, Lucile Bucolin, du foyer familial, Alissa accompagne Jérôme au temple. Ce jour-là le pasteur Vautier, intentionnellement, a pris pour texte de sa méditation ces paroles du Christ: "Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite." Il prêche ensuite aux fidèles que: "La porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition, et nombreux sont ceux qui y passent; mais étroite est la porte et resserrée la voie qui conduisent à la Vie, et il en est peu qui les trouvent."¹ Alissa interprète cet impératif comme le devoir, la nécessité d'une vie honnête dans laquelle la pensée serait tournée vers Dieu. "Il en est peu qui les trouvent"...elle serait de ceux-là. Elle s'efforce à entrer par cette porte étroite pour s'acheminer vers Dieu et pour racheter le péché de sa mère. On pourra voir par la suite qu'elle renonce au bonheur terrestre, aux satisfactions et aux besoins humains pour la joie divine, pour l'au-delà. Elle préfère en outre l'amour divin à l'amour humain. Elle refuse de réaliser son amour pour Jérôme par le mariage: l'union de l'homme et de la femme, et ne vise que l'union avec Dieu. Sa parole en témoigne: "Est-ce que tu ne comprends pas ce que peut être la communion en Dieu?"² Et puis "Pourquoi veux-tu chercher un autre guide que le Christ? ... (...) Recherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice."³ Il est nécessaire de marquer qu'Alissa tend de plus en plus vers la sainteté et le mysticisme. La vertu n'est pas non plus pour

¹ André Gide, La Porte Etroite (Paris : Mercure de France, 1956), p. 28.

² Ibid., p. 38.

³ Ibid.

elle une parure mais c'est la forme de sa beauté. Ce n'est pas non plus la récompense future vers quoi s'efforce sa vertu. "C'est par noblesse naturelle," dit-elle, "non par espoir de récompense, que l'âme éprise de Dieu va s'enfoncer dans la vertu."¹

Alissa personnifie la tendance éminemment protestante vers la perfection et vers la sainteté aux dépens de la nature et de la vie. De plus, elle représente cette aberration protestante qui consiste à voir le sacrifice² comme une fin en soi, qui n'aura pas d'ailleurs de récompense.

Alissa veut en outre entraîner Jérôme avec elle vers cette sainteté quand elle lui dit qu'ils sont nés pour un autre bonheur et que la sainteté n'est pas un choix, mais une obligation. Elle lui persuade que Dieu réserve l'amour terrestre pour leur donner l'amour le meilleur quand elle cite le verset de l'écriture: "Ils n'ont pas obtenu ce qui leur avait été promis, Dieu les ayant réservés pour quelque chose de meilleur."³ Elle souhaite le bonheur surnaturel et se croit heureuse loin de Jérôme. Elle le quitte plus tard pour marcher vers cette sainteté en pensant que c'est seul que chacun d'eux doit parvenir à Dieu. Elle lutte, se contraint, ne veut plus lire que la Bible. N'a-t-elle pas exagéré sa vertu lorsqu'elle déclare comme Pascal que: "Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente."⁴ Et encore "Heureux dès à présent ceux qui meurent dans le seigneur."⁵ Gide condamne

¹ Ibid., p. 158.

² Catherine H. Savage, André Gide : l'évolution de sa pensée religieuse (Paris : A.G. Nizet, 1962), p. 150.

³ La Porte Etroite, op.cit., p. 175.

⁴ Ibid., p. 205.

⁵ Ibid., p. 207.

sa résignation, son renoncement comme un "héroïsme inutile." Et Jérôme ne peut pas s'empêcher de crier avec une désolation souffrante quand il obtient sa réponse qu'elle préfère la sainteté au bonheur. Cette réponse meurtrit douloureusement son espoir. Mais si la route qu'elle a choisie est meilleure, préférable, pourquoi jaillissent ses larmes ? Elle est de plus impitoyablement déchirée par le choix entre son Jérôme et Dieu. Le sentiment de l'inutilité de son sacrifice empoisonne son âme en voyant que Juliette n'a pas besoin d'en faire un pour être heureuse. Personne ne lui doit son bonheur. D'ailleurs elle oscille devant le bonheur terrestre qui est réalisé par la vie conjugale de Juliette et le bonheur divin, l'absolu auquel elle veut parvenir de toute sa force. Elle n'atteint pourtant pas ce bonheur parce que, d'une part, elle n'est pas sûre de suivre la voie qu'elle se croit moralement obligée, et d'autre part elle est désolée de ne pas pouvoir entraîner Jérôme avec elle. Son journal intime en témoigne. "Ce sacrifice était-il réellement consommé dans mon coeur ? (...) Combien cette analyse de ma tristesse est dangereuse."¹ Elle hésite, doute, et se demande si c'est bien le bonheur qu'elle souhaite ou plutôt l'acheminement vers le bonheur. Sa déception est bientôt certaine lorsqu'elle souffle ces mots: "Je le sens bien, je le sens à ma tristesse, que le sacrifice n'est pas consommé dans mon coeur. Mon Dieu, donnez-moi de ne devoir qu'à vous cette joie que lui seul me faisait connaître."² Elle regrette aussi la déception de Jérôme. "Pauvre Jérôme!

¹ Ibid., p. 186..

² Ibid., p. 197..

Si pourtant il savait que parfois il n'aurait qu'un geste à faire, et que ce geste parfois je l'attends."¹ La route qu'enseigne Dieu est une route étroite-étroite à n'y pouvoir marcher deux de front. Rien ne révèle l'échec d'Alissa que sa parole désespérée, rapportée dans son journal lorsqu'elle se sent mourante et qu'elle s'aperçoit qu'elle est seule, ayant gâché sa vie: "Je voudrais mourir à présent vite, avant d'avoir compris de nouveau que je suis seule."²

Gide désapprouve donc l'exigeante vertu et le mysticisme d'Alissa. Il proteste contre le christianisme rigide dans son caractère qui s'oppose aux lois de la vie naturelle et enseigne une mutilation qui voue l'âme au désespoir. Sa tentative vers la sainteté pourra faire le désespoir de Jérôme et d'elle même. Sa quête du bonheur surhumain ne mène qu'à la tension morale, à l'angoisse et représente peut-être un faux idéal puisque Gide présente à la fin du livre l'échec de l'héroïne qui cherche une impossible victoire, reconnaît enfin la vanité de son effort et est livrée à la solitude, au désespoir et à la mort. Gide constate dans son Journal que: "J'entends par mysticisme: toute croyance aveugle; ou bien ce qui exige et présuppose l'abdication de la raison."³

Le drame moral de la "Porte Étroite" indique la désapprobation de Gide envers la doctrine protestante sur la loi et la foi chrétienne qui ne

¹ Ibid., p. 192.

² Ibid., p. 208.

³ Cité par Catherine H. Savage, op.cit., p. 200.

voit dans la vie que misère et douleur, devoir et humilité. Il n'hésite pas à condamner toute existence vertueuse qui n'attend d'autre bonheur que celui promis dans l'éternité. L'idée d'une récompense éternelle lui semble inadmissible. Il dénonce l'absence de ferveur terrestre chez l'héroïne et que son choix n'est pour lui rien de plus qu'une démission devant la vie large qu'offre cette terre. Il accuse davantage la morale chrétienne de constituer une désastreuse faiblesse. C'est pour cette raison qu'il fait périr Alissa, désespérée et douloureuse, et enfin dans une mort décevante et solitaire. Néanmoins la critique satirique de la croyance religieuse réapparaît dans les "Caves du Vatican" lorsque Gide présente le mécréant ou bien l'athée Anthime Armand-Dubois opposé au bigot Amédée Fleurissoire. Il relate sur un ton ironique l'âme pieuse des chrétiens comme Véronique, Julius et Margueritte de Baraglioul. Il plaisante sur la foi chrétienne un peu exagérée et assez ridicule de la Comtesse de Saint-Prix et d'Arnica Fleurissoire. Il se moque davantage de l'histoire d'Anthime, un franc-maçon athée, qui se converti grâce à la guérison miraculeuse de son corps paralysé. Et l'Eglise s'empare de cet événement pour manifester sa gloire et pour s'attaquer à la Loge. Dans ce roman, l'Eglise, le pape, les prêtres et même Dieu deviennent l'objet d'un grand nombre de plaisanteries. Amédée qui veut délivrer le vrai pape qu'il croit emprisonné dans les caves du Vatican ne peut pas même s'aider lui-même. Il est trompé par Protos, un faux chanoine, et tué enfin par Lafcadio, l'enfant bâtard qui n'a, avec le monde catholique, que des rapports d'ironique courtoisie; des rapports qui n'excluent pas des défis. La conversation entre Anthime et sa femme prouve cette critique de Gide.

-J'errais, du temps de ma prospérité; j'étais pécheur; j'étais malade. A présent, me voici guéri. Jadis vous aviez beau jeu de me plaindre. Vous le savez, pourtant: les faux biens détournent de Dieu.

-Mais enfin ces faux biens vous sont dus. Je consens que l'Eglise vous enseigne à les mépriser, mais non point qu'elle vous en fruste.

-Véronique, qu'il est pénible de t'entendre parler ainsi; tout ce qu'on fait au nom du Seigneur est bien fait.

Gide fait la satire de la superstition dans la religion catholique, de la Sainte-Vierge, de l'Eglise quand Protos dit: "Quoi ? cela vous étonne que je signe de ce nom là: Cave ? Vous n'avez que celle du Vatican dans la tête. Apprenez ceci, mon bon Monsieur Fleurissoire: Cave est un mot latin qui veut dire aussi ? Prends Garde!"² N'y aurait-il pas une allusion à une signification en argot: un cave est une personne naïve trompée par des gens qui abusent de sa confiance. Quelle signification prétend donner Gide autitre "Les caves du Vatican?"¹

Son doute de l'existence de Dieu se voit dans la question d'Anthime "Et qui me dira si Fleurissoire en arrivant au paradis n'y découvrira pas tout de même que son bon Dieu non plus n'est pas le vrai."³

Retournons à la "Porte Etroite" nous trouverons son ironie envers l'apôtre de Dieu quand il parle du pasteur Vautier au jour de Noël où celui-ci ne laisse échapper aucune occasion de ce qu'il appelle "semer le bon grain."

¹ Les Caves du Vatican, op.cit., p. 130.

² Ibid., p. 159.

³ Ibid., p. 251.

Bientôt dans les "Faux-Monnayeurs" Gide peint le portrait d'une pension protestante. Il y fait une satire féroce du monde protestant dont la morale a opprimé toute sa jeunesse. Il se moque également de certains dogmes religieux fondamentaux, tels ceux de la liberté, du rigorisme, de la bonté humaine et de la bonté du Dieu. Dans ce roman, il met en scène d'un côté des jeunes gens et des enfants, révoltés et pervers et d'un autre côté les pasteurs, les professeurs, les parents, soumis à l'étroite morale chrétienne et aux préceptes traditionnels. On y verra plus clair dans ces paroles moqueuses d'Armand lorsqu'il parle de son père, le pasteur Vedel. "A vrai dire, j'aime assez être mal installé; mon père appellerait cela le goût de la macération, et t'expliquerait que ce qui est préjudiciable au corps prépare le salut de l'âme (...). Il est très épatant, mon papa. Il sait par coeur un tas de phrases consolatrices pour les principaux événements de la vie."¹

"Toute la morale de Gide réside en ce besoin de sincérité profonde, en cette soif de clarté sur soi et sur les autres (...). Il vaudrait mieux la mort qu'illusion mystique."² Donc, il n'est pas étonnant de voir, vers la fin de la "Symphonie Pastorale," le suicide de Gertude comme la seule issue possible au moment où elle découvre que le monde n'est pas tout vertueux comme elle le croyait mais sali par le mal, noirci par le péché. On entend dialoguer sans cesse la voix de la conscience dans les personnages du roman. Ces personnages sont également tous situés par une idée du bien et du mal par exemple: Michel et Marceline, Alissa et Jérôme, Bernard, Olivier, le

¹ Les Faux-Monnayeurs, op.cit., p. 1159.

² Roger Bastide, op.cit., p. 43.

pasteur de la "Symphonie Pastorale," Gertude et d'autres encore. Selon Gide on peut avoir les yeux ouverts et ne rien voir "C'est le faux aveugle, a côté du vrai, et tout d'abord l'aveugle volontaire, celui qui se détourne du mal, de la laideur, du vice en pensant que l'absence de regard suffit pour les supprimer; celui qui ne veut contempler que le bon côté des choses."¹ C'est l'exemple du pasteur Vedel des "Faux-Monnayeurs" qui sait très bien que les étudiants dans sa pension font partie d'une société secrète, mais n'y voit que désir de vertu, pudeur de l'héroïsme, et ferme les yeux sur tout ce qui peut ternir sa paix. Les Vedel nient savoir que leur pension est dans le plus grand embarras financier; ils ne connaissent pas non plus la vie privée de leurs filles, Laura et Sarah. Le juge Profitendieu et son compagnon Oscar Molinier sont aveugles à ce qui se passe dans leurs familles. Oscar ignore de plus la conduite égarée de ses fils, Vincent et Georges. Quelques personnages dans les "Caves du Vatican" sont facilement trompés par les escrocs. Tous ceux-ci sont aveuglés par la niaiserie et l'hypocrisie morale. Contre ces aveugles, Gide dresse la lucidité, la clairvoyance et le triomphe de la bâtardise de Bernard Profitendieu et de Lafeadio. Or le pasteur de la "Symphonie Pastorale" confond la pitié et l'amour, la charité et le désir. Son bonheur n'est fait que de son ignorance. Sans s'en rendre compte, il tombe amoureux de Gertude, l'orpheline aveugle qu'il a recueillie dans sa famille. Il se ment à lui-même; sa passion coupable s'est déguisée en regard de sa conscience en un devoir de charité.

¹Ibid., pp. 40-41.

"Il m'apparut soudain que Dieu plaçait sur ma route une sorte d'obligation et que je ne pouvais pas sans quelque lâcheté m'y soustraire."¹
Il dira plus tard: "je ramène la brebis perdue."²

Il cherche de temps en temps un prétexte à son amour. Il se persuade qu'il aime Gertude comme on aime un enfant infirme; il la soigne comme on soigne un malade et fait de l'entraînement amoureux une obligation morale, un devoir inévitable. Le pasteur est gonflé de joie quand il constate le développement de l'âme de Gertude jusqu'à lui offrir un baiser sur le front. "Hélas! ce baiser est beaucoup moins innocent que le pasteur ne le pense. Nous verrons que le pasteur qui se croyait mû par la charité, était en réalité entraîné par un amour déjà coupable."³ En outre sa jalousie envers son fils s'est déguisée sous des "mauvaises raisons." Il s'écrie impétueusement "Plutôt que de te voir porter le trouble dans l'âme pure de Gertude, ah! je préférerais ne plus te revoir."⁴ Il se dérobe sans cesse en disant qu'un instinct aussi sûr que celui de la conscience l'avertit qu'il faut empêcher à tout prix ce mariage entre Gertude et Jacques. Il donne encore une raison: "Gertude est trop jeune, (...). Songe qu'elle n'a pas encore communié. (...) La prudence que Gertude n'a pas encore, c'est à nous de l'avoir pour elle. C'est une affaire de conscience."⁵

¹La Symphonie Pastorale, op.cit., p. 15.

²Ibid., p. 20.

³Etude de René-Marill Albérès cité dans la S.P., p. 175.

⁴La Symphonie Pastorale, op.cit., p. 76.

⁵Ibid., p. 79.

Donc le pasteur qui se croit désintéressé et charitable trompe grossièrement sa femme et son fils et les sacrifie à une passion dissimulée. D'ailleurs Alissa qui fait l'admiration des âmes religieuses n'est pas une sainte mais une victime de la croyance religieuse. Ces personnages-ci ne savent guère ce qu'ils font. Ainsi Gide se demande si c'est la bonne conscience, ou plutôt la fausse conscience, la duperie en morale lorsque la bonne conscience (au sens moral) n'est que la fausse conscience (au sens de la perception des réalités). Il est évident que l'idée de ces personnages n'est qu'une fausse conscience parce qu'ils ne voient pas la chose telle qu'elle est, d'autant plus qu'ils se dressent contre la réalité du désir, de la joie. Michel, Alissa, le pasteur de la "Symphonie Pastorale" se sont tropés sur eux-mêmes et vivent dans le malentendu. Gide veut néanmoins refuser toutes les contraintes et ne voit en eux que la fausse conscience qui n'apporte en définitive que souffrance et catastrophe. Le drame religieux dans la "Porte Etroite" et la "Symphonie Pastorale" montre bien que dans la mesure où l'on prend l'habitude d'obéir à des idées qui ne sont pas complètement les siennes, à des ordres qui ne viennent pas véritablement de soi, le mécanisme d'obéissance est celui qui ^{se} détraque le plus facilement et on n'obtiendra qu'un résultat néfaste.

Tous ces personnages obéissants acceptent l'ordre des choses, la morale courante. Ce qu'ils cherchent, c'est le confort moral et le repos. Ils prennent la religion comme une sorte de consolation et de félicité. Ils acceptent trop facilement la morale toute faite qu'ils considèrent comme la bonne conscience sans se rendre compte de leur vrai désir, leur vraie nature. Ainsi ils ne commettent que des fautes.

Il ne faut à aucun prix se duper pour consoler; il faut rester lucide et tirer de soi toute sa ferveur et tout son courage, encore que ce soit bien plus difficile que de vivre selon une morale toute faite. La religion présente une consolation facile, consolation des lâches (...) on peut mentionner le refus du mensonge, même du mensonge qui console.

Or la croyance en Dieu d'Anthime et d'autres n'a que deux raisons: d'abord ils prennent Dieu comme une consolation; ils prient Dieu selon leur coeur quand ils souffrent. En second lieu, Dieu est pour eux quelqu'un auquel ils doivent leur reconnaissance quand ils obtiennent ce qu'ils désirent, ou quand ils se sentent heureux. Ils sont humiliés d'accepter la grandeur de l'homme. Ils ne pensent pas non plus que tout émane de l'homme. C'est l'homme, lui seul, qui peut les rendre heureux ou non. Ils ne se rendent pas compte que l'homme est plus capable qu'ils ne le croient. Ils estiment de plus que l'homme doit se soumettre et s'humilier complètement devant Dieu. Ils préfèrent la félicité d'accepter la morale religieuse plutôt que de se révolter et de n'obtenir que la réprobation et le mépris de leur entourage fidèle aux règles.

Mais...si le Mal n'existait pas, le pasteur ne serait pas coupable ... Son amour pour Gertude ne pourrait-il rester "pur," comme il le voudrait lui-même ? Et, dans ce cas, ce n'est plus le pasteur qui a tort, mais la société, la morale, la religion, qui nous auraient imposé cette "idée du Mal" dont tous les personnages de la "Symphonie Pastorale" sont victimes.

¹ Catherine H. Savage, op.cit., p. 227.

² René-Marill Albérès, op.cit., p. 177.

Nous touchons donc ici la notion du péché et l'idée du Mal dans l'oeuvre de Gide. Il est presque impossible de déterminer quelle est l'intention profonde de l'auteur, de savoir à qui il donne raison et à qui il donne tort, parmi les personnages de ses romans. A cause de la complexité de ses idées, ce fait n'a rien d'étonnant; on le retrouve aussi bien si l'on essaie d'interpréter telle autre de ses oeuvres. Mais en considérant que la passion amoureuse du pasteur n'est pas coupable, alors la contrainte morale sera responsable de ce mal puisque la notion du péché charnel, en emprisonnant l'amour, a perverti tous les sentiments et jusqu'à l'amitié et l'affection. Cette morale entraîne notre doute et la dureté de nos coeurs. Le pasteur pense de plus combien seraient heureux les hommes s'ils pouvaient ignorer le mal, et Gide écrit plus tard dans son Journal: "Je crois maladroit, **inprofitable**, **instructif** de se mettre uniquement sur le plan du "bien et du "mal" pour juger les actes humains, ou plus exactement pour en apprécier la valeur."¹

Gide cherche donc à ressaisir le sens originel des paroles du Christ, en deçà des interprétations. Il est certain que la vie évangélique, telle que Gide la conçoit, est sans règles ni dogme, fondée sur la seule inspiration de l'amour et de la conscience individuelle. Gertude est un témoin de cette idée quand elle dit: "je me souviens d'un verset de Saint-Paul, que je me suis répété tout un jour: "Pour moi, étant autrefois sans loi, je vivais; mais quand le commandement vint, le péché reprit vie, et moi je mourus."²

¹Jean-Jacques Thierry, op.cit., p. 55.

²La Symphonie Pastorale, op.cit., p. 153.

Gide est marqué dès l'enfance de cette doctrine protestante du péché charnel. Il voit malheureusement dans la tradition huguenote l'élément puritain, un féroce dogmatisme de moeurs qui tue l'homme naturel et empoisonne la vie. Il lutte sans cesse contre la religion protestante fondée sur la morale calviniste. Il constate dans ses mémoires.

Au nom de quel Dieu, de quel idéal me défendez-vous de vivre selon ma nature ? Et cette nature, où m'entraînerait-elle, si simplement je la suivais ? -Jusqu'à présent j'avais accepté la morale du Christ, ou du moins certain puritanisme que l'on m'avait enseigné comme étant la morale du Christ. Pour m'efforcer de m'y soumettre, je n'avais obtenu qu'un profond désarroi de tout mon être. (...) Mais j'en vins alors à douter si Dieu même exigeait de telles contraintes; s'il n'était pas impie de régrimber sans cesse, et si ce n'était pas contre lui, si, dans cette lutte où je me divisais, je devais raisonnablement donner tort à l'autre.

Cette inquiétude morale, ces préoccupations religieuses aussi bien que ces idées du dogmatisme chrétien l'obsèdent intensément. Dans la "Symphonie Pastorale," tout au long du livre, Gide médite sur l'opposition entre le Saint Paul des "Epîtres" qui accentue sur le péché, la loi, la foi et le Christ de "l'Evangile" qui ne vise que l'amour, la joie et la grâce. Il retourne aux textes de l'Evangile afin de retrouver l'esprit originel du message de Jésus-Christ.

Néanmoins dans les "Nourritures Terrestres" Gide dénonce les ordres dogmatiques de Saint Paul.

¹Si le grain ne meurt, op.cit., p. 293.

Commandements de Dieu, vous avez endolori mon âme.
 Commandement de Dieu, serez-vous dix ou vingt ?
 Jusqu'où rétrécirez-vous vos limites ?
 Enseignerez-vous qu'il y a toujours plus de choses défendues ?
 De nouveaux châtiments promis à la soif de tout ce que j'aurai trouvé
 beau sur la terre ?
 Commandements de Dieu, vous avez rendu malade mon âme.
 Vous avez entouré de murs les seules eaux pour me désaltérer.¹

Ces vers libres dans les "Nourritures Terrestres" expriment sa
 nouvelle attitude et montrent que le prestige de la morale puritaine est
 déjà détruit dans son esprit. Il apparaît de plus en plus au pasteur de
 la "Symphonie Pastorale" que nombre de notions dont se compose la foi
 chrétienne relèvent non des paroles du Christ mais des commentaires de
 Saint Paul.

Je cherche à travers l'Évangile, je cherche en vain commandement,
 défense... tout cela n'est que de Saint Paul. Et c'est précisément de
 ne le trouver point dans les paroles du Christ, qui gêne Jacques.
 Les âmes semblables à la sienne se croient perdues, dès qu'elles ne
 sentent plus auprès d'elles tuteurs, rampes et garde-fous. De plus
 elles tolèrent mal chez autrui une liberté qu'elles résignent, et
 souhaitent d'obtenir par contrainte tout ce qu'on est prêt à leur
 accorder par amour.²

¹ Les Nourritures Terrestres, op.cit., p. 115.

² La Symphonie Pastorale, op.cit., p. 109.

La libre pensée du pasteur s'oppose à l'idée traditionaliste et dogmatique de son fils lorsque celui-ci déclare: "C'est dans la soumission qu'est le bonheur."¹

Selon Gide le royaume de Dieu est ici bas et non pas dans l'au-delà; c'est un état d'âme. Par cette notion il favorise le bonheur terrestre et ne trouve dans l'Évangile que le soutien de cette idée.

Est-ce trahir le Christ, est-ce diminuer, profaner l'Évangile que d'y voir surtout une méthode pour arriver à la vie bienheureuse? L'état de joie, qu'empêchent notre doute et la dureté de nos cœurs, pour le chrétien est un état obligatoire. Chaque être doit tendre à la joie.²

Par conséquent, quand Gide se précipite vers tous les plaisirs du monde, cherche sa joie dans toute exaltation de l'homme libéré, pourquoi considère-t-on que c'est un péché? Le pasteur dira plus tard que: "Le péché, c'est ce qui obscurcit l'âme, c'est ce qui s'oppose à sa joie."³ La notion du péché au sens traditionnel est donc inacceptable. Encore une preuve dans le journal intime du pasteur: "Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché."⁴ Il médite ailleurs que: "Je sais et je suis persuadé par le Seigneur Jésus que rien n'est impur en soi et qu'une chose n'est impure que pour celui qui la croit impure."⁵

¹ Ibid., p. 110.

² Ibid., p. 111.

³ Ibid.

⁴ Ibid.

⁵ Ibid., p. 116.

Au péché et à la loi, Gide oppose l'amour et la joie. Il propose de plus une leçon de tolérance dans les pensées lorsque le pasteur cite un passage de l'Évangile à son fils. "Que celui qui ne mange pas ne juge pas celui qui mange, car Dieu a accueilli ce dernier."¹

Il renouvelle ici (dans la Symphonie Pastorale) sa notion de la joie, qui est le but de la vie chrétienne, de l'amour, qui est préférable à la soumission involontaire, de la liberté, préférable à la contrainte, et du péché en tant que ce qui s'oppose à la joie.²

Il est essentiel de constater, selon l'opinion de Gide, que le christianisme véridique se trouve dans l'Évangile et non pas dans les commentaires de Saint Paul ou dans l'Église. Après la révolte contre la doctrine protestante, il y a un moment où Gide se tourne provisoirement vers le catholicisme grâce à l'invitation de Claudel et l'exemple de la conversion de ses amis: Francis Jammes, Jacques Copeau et Henri Ghéon. Cette tendance vers le catholicisme ne dure qu'une période assez courte et mène à la rupture entre Gide et ses amis catholiques, surtout Claudel, à cause de la divergence dans leurs idées religieuses et à la terrible déception de ses amis qui n'arrivent pas à le faire convertir. C'est en l'année 1905 que s'ouvrent de vrais débats religieux entre Gide et ses amis. S'évadant du protestantisme rigide, Gide veut chercher appui et morale naturelle dans le catholicisme, mais il n'y trouve que système fermé, superstition et dogmatisme haïssable. On verra plus tard qu'il

¹ Ibid., p. 115.

² Catherine H. Savage, op.cit., p. 189.

est absolument hostile à la plupart des fondements doctrinaux de l'Eglise et même à la notion de la vérité révélée. C'est surtout la notion de la loi, du péché et celle de la justification par la foi qui le repoussent, du catholicisme. Claudel lui a dit: "qui dit religion, dit contrainte."¹ Voilà ce que Gide ne peut admettre. En outre il reproche aux catholiques d'avoir trahi le message du Christ en déformant ses paroles et en interprétant mal les Ecritures.

Nous avons appuyé sur le fait qu'il accusait les fidèles de Rome de trahir le Christ par leur dogmatisme et leur formalisme. Il estimait même qu'ils méconnaissent la parole évangélique en négligeant la loi de la charité (...) Il voyait surgir dans son esprit la notion du péché et de la loi, qui contredisait radicalement le message du Christ.

Gide prétend recevoir directement et uniquement l'enseignement du Christ dans l'Evangile non pas par l'Eglise. Nous trouvons la raison de son refus du Catholicisme et de la conversion qu'il considère comme un suicide partiel, une inexcusable lâcheté, dans sur *Journal* en 1933.

"Il n'est pas une de ces conversions où je ne découvre quelque inavouable motivation secrète: fatigue, peur, déboire, impuissance sexuelle ou sentimentale."³ Pour Gide le catholicisme n'est pas une solution réelle mais une suite d'échappatoires, de soulagement moral. Puisque la religion

¹Gide-Claudel, Correspondance p. 207, cité par Catherine H. Savage, p. 139.

²Ibid., p. 156.

³*Journal* d'A.G. cité par Claude Martin, op.cit., p. 122.

catholique ne peut pas lui fournir la solution réelle à sa quête morale, Gide se tourne particulièrement vers l'Évangile et crée sa nouvelle éthique de la morale chrétienne. Il exprime constamment sa haine des dogmes qui tarissent la spontanéité humaine et, d'une façon générale, sa méfiance de toute orthodoxie. Les Églises, et ce qu'elles ont fait du christianisme, sont condamnés par Gide. Ce sont des obstacles à l'épanouissement de l'être humain et à l'individualisme. Il précise que la lutte entre l'individualisme et la soumission à l'autorité religieuse est un des sens les plus importants de la vie. Il doit vaincre la crainte religieuse et conquérir sa propre humanité sans le secours des dieux. Il revendique toujours une éthique exigeante fondée sur la discipline de soi et sur l'amour plutôt que sur une croyance religieuse. "Il veut enseigner au monde à renier les doctrines théologiques, qui entravent la pensée et à se passer de la croyance à la Providence qui nous déçoit."¹

Gide ne consent pas à croire que sans Dieu, l'homme est incapable de vivre d'une façon morale. Les vers libres des "Nourritures Terrestres" prouvent cette idée gidienne:

Certains esprits, auxquels je ne rattache et n'apparente, j'ai la joie de les pouvoir vénérer autant que vous vénerez les "pères" même de votre Église. Mais, tandis que votre tradition se reporte à une révélation divine et s'interdit par là même toute liberté de pensée, cette autre tradition tout humaine, non seulement laisse à ma pensée sa vertu, mais l'encourage, et m'engage à n'accepter rien pour vrai que je ne l'aie vérifié moi-même tout d'abord ou ne le puisse vérifier (...) et (je) répugne à cette fausse modestie de croire l'homme incapable d'atteindre à rien de vrai par lui-même et sinon par l'intervention miraculeuse d'une divine révélation.

¹ Ibid., p. 53.

² Les Nourritures Terrestres, op.cit., pp. 207-8.

Voilà son refus définitif de Dieu et de la divinité. Il affirme de plus la puissance de l'homme sans Dieu, libéré joyeusement de toute contrainte morale et religieuse. Il veut être chrétien à sa façon et prétend viser à une vie chrétienne sans accepter l'enseignement de l'Eglise, sans croire en Dieu. Il préconise l'indépendance de l'homme, l'élévation de la créature vers une position favorable, rendant sa destinée certaine. Il n'accepte pas l'idéal chrétien, comme celui de la sainteté d'Alissa, que chaque chrétien n'atteint qu'en se contraignant, s'efforçant avec une difficulté extrême, et se détachant de tout plaisir, de toute joie terrestre. Il dénonce l'idée chrétienne de la vie vertueuse.

Il ne suffit pas à Gide de s'émanciper de la règle sans raison, il prétend légitimer son délire, donner raison à sa protestation. Il est important de mettre en valeur son désir, de créer une loi naturelle ou une nouvelle morale épatante pour l'être humain.

Gide trouvait également que la morale chrétienne, (...) avait été néfaste pour le développement de l'individu et de la société. Il était aussi d'accord avec Nietzsche pour trouver chez le Christ une promesse de bonheur et de joies terrestres et un effort pour vaincre la souffrance, qui furent par la suite étouffés par Saint Paul et l'Eglise. ^I

^I Catherine H. Savage, *op.cit.*, p. 87.

Il faut d'après eux (Gide et Nietzsche) que l'homme se découvre lui-même, dans sa vraie essence, par delà toutes les conceptions stéréotypées de la morale chrétienne.

Aucune religion ne peut changer l'essence de son être. De plus la révolte gidienne contre les dieux et la morale chrétienne le pousse davantage dans la voie de l'individualisme philosophique et l'aide à se poser des questions fondamentales sur la conduite humaine. Néanmoins Gide n'est pas partisan d'un individualisme si poussé qu'il devient destructeur. Il affirme pourtant l'importance extrême de l'Évangile dans la culture humaine et pour la formation d'une nouvelle humanité lorsque l'Évangile demeure pour lui l'annonce de bonheur et de vertu. Il déclare rigoureusement le danger de la libre interprétation de l'Évangile. Il montre qu'il n'y a que la joie dans la parole du Christ.

Le premier mot qui nous est rapporté du Christ, c'est "Heureux..." (...) Il a fallu l'abominable interprétation des hommes, pour établir sur l'Évangile un culte, une sanctification de la tristesse et de la peine. Parce que le Christ a dit: "Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai."

On interprète mal sa parole en pensant qu'il faut se morfondre et se charger pour aller à lui. Son interprétation personnelle de l'Évangile est remarquable quand il estime que "La joie devint pour moi non seulement (ce qu'elle était) un besoin naturel-mais bien encore une obligation morale."²

¹ Les Nourritures terrestres, op.cit., pp. 200-01.

² Ibid., p. 201.

La conception du paradis terrestre, fondée sur la joie et les sentiments individuels proviennent de la religion naturelle créée par Gide. Cette religion naturelle est une croyance selon laquelle on accepte joyeusement sa nature et la nature au lieu d'y renoncer ainsi que dans le christianisme.

Gide alla donc jusqu'à abandonner entièrement la nature de Dieu chrétien, transcendant, créature des hommes, source d'une aide providentielle, rédempteur de l'homme par un sacrifice éternel, et avec qui l'individu reste dans un rapport d'inégalité essentiel. ^I

Gide croit trouver le royaume de Dieu dans la ferveur et dans le bonheur humain. "Oui, ceux précisément qui me nomment leur père, comment peuvent-ils supposer que je puisse me plaire à les voir, par amour pour moi, maigrir, souffrir et se priver? ..." ²

D'ailleurs nous voyons que le Dieu de Gide rassemble plusieurs notions: comme la nature, l'amour, la ferveur, la joie, l'intégralité des exaltations humaines et des expériences sensuelles. Ménélaque, homme libre des "Nourritures Terrestres" dit d'une manière décisive à son disciple Nathanaël: "Ne souhaite pas, Nathanaël, trouver Dieu ailleurs

^I Catherine H. Savage, op.cit., p. 70.

² Les Nourritures Terrestres, op.cit., p. 210.

que partout,"¹ et plus tard "Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur."²

Ménalque affirme l'idée gidiennne du Dieu naturel en disant:

Je veux bien appeler religieux mon étonnement devant cela. (la nature). Sur cette terre tout m'étonne. Appelons adoration ma stupeur, j'y consens. (...) Cette formule, qui s'inspire (pour les derniers mots tout au moins) d'une phrase de Goethe, a ceci d'excellent qu'elle n'implique point tant la croyance du Dieu, que l'impossibilité d'admettre un Dieu qui s'opposerait aux lois naturelles.³

, Cependant il nous semble qu'il est probablement sincère en cherchant l'appui de sa nouvelle éthique dans l'Évangile. Il croit aussi rester fidèle à la tradition protestante qui lui a enseigné à chercher lui-même sa lumière dans les Écritures.

¹ Ibid., p. 19.

² Ibid., p. 22.

³ Ibid., pp. 206-7.